

Relire les Exotiques

Les Exotiques, anthologie préparée et présentée par Sylvain Campeau, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Five o'clock », 2002

Antoine P. Boisclair

Number 2, Fall 2003

Jan Patočka

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2258ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boisclair, A. P. (2003). Review of [Relire les Exotiques / *Les Exotiques*, anthologie préparée et présentée par Sylvain Campeau, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Five o'clock », 2002]. *Contre-jour*, (2), 155–159.

Relire les Exotiques

Les Exotiques, anthologie préparée et présentée par Sylvain Campeau, Montréal, Les Herbes rouges, coll. «Five o'clock», 2002.

Si l'on s'en tient à la plupart des anthologies et des manuels consacrés à la littérature québécoise, la poésie canadienne-française du début du XX^e siècle fut marquée par une querelle impliquant deux esthétiques irréconciliables, deux conceptions de l'art antagonistes qui auraient favorisé, à la suite de débats houleux, l'émergence d'une école «régionaliste» — foncièrement conservatrice et animée par l'appel de la «race» —, et d'un regroupement de poètes «exotiques», pour qui au contraire la littérature devait s'extraire de toute idéologie nationaliste et répondre au principe romantique de «l'art pour l'art». Entre *Le Terroir*, fondé en 1909, et *Le Nigog*, né et mort en 1918, il reste évidemment peu d'espace, selon cette interprétation de l'histoire, pour les poètes plus solitaires comme Albert Lozeau ou Jean-Aubert Loranger, ceux-ci étant plutôt relégués dans la catégorie nébuleuse de l'intimisme, mais plus encore, cette dichotomie occulte trop souvent la diversité qui régnait à l'intérieur même de ces factions littéraires. L'anthologie des poètes «exotiques» préparée dernièrement par Sylvain Campeau a le grand mérite de nuancer cette opposition réductrice, bien qu'elle contribue aussi, ne serait-ce que par le titre (*Les exotiques*), à perpétuer certains malentendus et à orienter notre lecture des poètes de l'époque.

Mentionnons tout d'abord que l'anthologie, parue dans la collection «Five o'clock» des Herbes rouges, contient des poèmes de Guy Delahaye, Paul Morin, René Chopin et Marcel Dugas. Elle est précédée d'un texte abondamment documenté dans

lequel Sylvain Campeau, poète (*Exhumation*, 1998) et essayiste (*Chambres obscures : photographies et installation*, 1995), dresse un portrait du champ littéraire canadien-français du début du siècle et rappelle quelques dates importantes. Fait intéressant rapporté dans cette présentation, l'expression « exotique » aurait été utilisée pour la première fois en 1904 par Camille Roy afin de dénoncer, dans un article paru au *Bulletin du parler français au Canada*, les tendances esthétiques de l'époque jugées « décadentes ». Autrement dit, si l'on tient compte de la chronologie des événements, l'épithète fut employée avant la publication des poèmes que l'on associe généralement au groupe des « Exotiques » : Guy Delahaye n'a rendu public ses premiers textes qu'en 1907, tandis que la publication du *Paon d'email* de Paul Morin date de 1911. À quoi ou à qui faisait donc référence Camille Roy en critiquant les « exotiques » ? Sylvain Campeau répond indirectement à la question en soulignant à quel point l'auteur des *Essais sur la littérature canadienne*, suivant les recommandations d'Henri-Raymond Casgrain selon lesquelles les écrivains devaient demeurer fidèles à la « mission providentielle des Canadiens français », fut obsédé et aveuglé par ses principes réactionnaires. Ainsi, la catégorie « exotique » désignait au départ toute littérature refusant de véhiculer l'idéologie régionaliste et, de façon plus globale, toute poésie qui s'était mise au diapason de la modernité.

Rappelons cependant que Paul Morin s'est explicitement réclamé de l'appellation « exotique » dans une entrevue donnée à Montréal en 1912 (« L'exotisme dans la poésie contemporaine ») et que les membres du *Nigog*, quelques années plus tard, n'ont rien fait pour démentir ce discours qui allait leur assurer une certaine postérité. Il faut admettre que la poésie de Morin, sans doute une des plus achevées de notre littérature du point de vue formel, contient tous les clichés de l'exotisme, du moins si l'on comprend la notion dans son acception romantique ou parnassienne :

*Ô vive langueur des soirs d'Anatolie !
L'Asie, à l'horizon, étend sa grève d'or,
Le flot d'email étreint l'archipel qui s'endort
Dans les bras caressants d'améthyste polie.
Les jardins d'orangers, lourds de mélancolie,
De terrasse en terrasse étagent leur décor ;
Au pied du promontoire, illuminé encor,
La mer déferle, court, murmure et se replie.
[...]*

Mais si *Le Paon d'émail* exploite un lexique résolument exotique, peut-on en dire autant des recueils de Delahaye, Chopin et Dugas ? Les poèmes de Delahaye, premièrement, démontrent une volonté très évidente de s'inscrire dans la modernité et permettent de constater que plusieurs principes de l'avant-garde parisienne avaient traversé l'Atlantique au début du siècle. *Les phases* (1910) est un recueil truffé de références aux « décadents » que furent les symbolistes ; les poèmes qu'on y retrouve témoignent d'une volonté presque caricaturale de faire « absolument moderne ». Cela fait-il pour autant de Delahaye un poète injustement oublié ? On repassera malheureusement pour la qualité (le désir d'innovation formelle et les divers jeux stylistiques étouffent trop souvent le contenu ; les lieux communs de l'époque abondent et l'inspiration fait souvent défaut), mais il n'en demeure pas moins intéressant de constater à quel point l'épithète « exotique » peut s'avérer fallacieuse dans certains cas. Pourquoi et comment, par exemple, qualifier d'« exotique » ce poème intitulé « Âme de basse » ?

*Vil instrument aux cordes épaisses,
Il sommeille lourdement ses jours
Dans la torpeur où les brutes paissent,*

*Le marteau tire de sa paresse
Des accords mugissants leurs retours
Par les échos d'âmes qui succombent*

*Vaincu d'un tel sursaut, il retombe,
Atone, vers les fangeux séjours
D'où jaillit le mal comme une bombe.*

Il s'agit plutôt, suivant l'exergue de Delahaye, de la première partie d'un « Triptyque sinistre » dédié au « mépris de Nelligan ». Nous sommes loin des palmiers et des fleurs de lotus, et le reste de l'anthologie — à l'exception des poèmes de Morin — confirme plus ou moins cette tendance. Car nous pourrions en dire tout autant des poèmes en prose de Marcel Dugas, dont l'imaginaire relève davantage de la mythologie grecque ou de l'univers urbain que de l'exotisme ou de l'orientalisme. *Psyché au cinéma* (1916) demeure à cet égard un des livres les plus singuliers de l'époque, et ce autant au niveau formel (Dugas, rappelons-le, est le premier écrivain d'ici à avoir exploité les ressources du « petit poème en prose » baudelairien) que

thématique. Inspiré à la fois par Huysmans et par l'auteur du *Spleen de Paris*, Dugas s'est intéressé à des motifs qui ont fort peu à voir avec l'exotisme : le mythe de Narcisse, l'ennui, le désœuvrement de l'hiver, la ville de Montréal, etc. Parmi les quatre écrivains représentés dans l'anthologie, Morin et Dugas méritent certainement d'être relus, le premier pour la virtuosité (*Le Paon d'email*, malgré la préciosité, témoigne d'une maîtrise de la versification hors du commun), le second pour le lyrisme prosaïque, la modernité et la beauté de certaines pièces :

La nature, fatiguée du froid, cède à la moiteur du dégel; du sein de la terre en rumeur bruit l'espoir des enfantements prochains. Un rideau de fils pluvieux oscille, imperceptiblement, sur le fronton des églises et des maisons et laisse, par intervalles irréguliers, tomber une larme qui se perd dans les gouffres [...].

Un poète surclasse cependant tous les autres si l'on s'en tient à la réussite esthétique; un seul mérite non seulement d'être relu, mais aussi d'être étudié ou commenté davantage. Plusieurs poèmes de René Chopin, puisque c'est de lui dont il s'agit, gagnent effectivement à être republiés, et si *Le Cœur en exil* (1913) et *Dominantes* (1933) n'ont pas la force des *Atmosphères* de Jean-Aubert Loranger, celui qui fut aussi critique littéraire au *Devoir* n'en demeure pas moins un des écrivains les plus inspirés de la période qui s'étend de Nelligan à Saint-Denys Garneau. Encore une fois, par contre, les thématiques exploitées par le poète n'ont presque rien à voir avec le vocabulaire exotique de Morin, d'autant plus que Chopin n'a cessé de peindre le paysage nordique, d'évoquer les couleurs d'automne, les lacs et les forêts. Ses poèmes, néanmoins, ne constituent jamais des odes au Canada ou à la terre promise : précurseur de ce que nous appellerions aujourd'hui la « nordicité » de l'identité québécoise, l'auteur du *Cœur en exil* échappe à la fois à l'exotisme et au régionalisme. Lisons, pour nous en convaincre, l'extrait de ce beau poème intitulé « Fleurs de givre », dans lequel l'habitation du paysage, comme ce sera le cas un peu plus tard chez Saint-Denys Garneau, est évoquée sous le mode de la peinture :

*Peintre léger, fugace,
Le Givre aux caprices d'argent,
Si tôt pour qu'il s'efface,
Grave un dessin toujours changeant.*

*Urnes liliacées,
Fins éventails, étuis lustrés,
La vitre bien glacée
Obéit à ses doigts nacrés.
[...]*

Ce poème qui rappelle aussi le «jardin de givre» de Nelligan illustre à merveille un des principes importants de la modernité en ce sens qu'il se propose, suivant les recommandations de Mallarmé, de «peindre non la chose, mais l'effet qu'elle produit». Morin, en effet, suggère les mouvements du paysage; il s'intéresse à un «dessin toujours changeant», à de «fins éventails» — l'héritage mallarméen est ici explicite — et s'écarte par le fait même de la simple *mimesis*. Il est dommage que Sylvain Campeau n'ait pas publié les vers libres que l'on retrouve dans *Dominantes*, ce qui aurait souligné l'originalité formelle du poète, mais l'anthologie contient néanmoins des poèmes qui nous rappellent que Chopin est l'un des premiers écrivains à s'être intéressé au paysage montréalais. Dans ce poème écrit vers 1913 et intitulé la «Montagne», on s'amusera notamment à reconnaître la silhouette du Mont-Royal :

*Hérissé d'arbres que praline
Le grésil, le Mont, flancs à pic,
Fait un dos rond de porc-épic
Sur qui neige une neige lente et fine.
[...]*

S'il faut se réjouir, grâce à cette publication, de (re)découvrir quelques poèmes oubliés, on ne peut qu'espérer voir se dissiper certains malentendus entourant une appellation trop approximative. Est «exotique», peut-on conclure à la lecture de cette anthologie, tout poète québécois qui aurait échappé à l'obscurantisme du début du siècle. Delahaye, Morin, Chopin et Dugas ont ceci en commun d'avoir revendiqué l'autonomie de l'art, d'avoir dissocié la poésie des discours nationalistes et religieux. C'est bien peu pour faire une anthologie, mais déjà beaucoup pour comprendre les enjeux importants qui ont marqué, après Nelligan, la naissance de la modernité au Québec.

Antoine P. Boisclair